

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

ARCHIE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Mademoiselle Papillon

ALIA CARDYN

ARCHIE

Roman



© Éditions Robert Laffont, S. A. S,
Paris, 2021.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0575-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À tous les poètes
Ceux qui s'ignorent
Ceux en devenir
Les frileux, les enthousiastes
Les marcheurs, les immobiles
Ceux qui écrivent
Et ceux qui restent silencieux
Ils sont ce chant lumineux
Magie soufflée sur notre monde
Le vivant qui se fait mots
Les mots qui célèbrent le vivant
Autant de naissances renouvelées*

1

Je m'appelle Archie. Un prénom comme une fulgurance. Un prénom loin de mes origines médiocres. Royal parce qu'un autre Archie, plus chanceux, est né quelques jours avant moi. Qu'un instant, sous l'afflux d'hormones, ma mère s'est prise pour une princesse.

Un prénom qui claque. Sans doute le seul truc que j'aie pour moi.

Mais non Archie, ce n'est pas vrai! dirait mon éducateur. Jean est un type optimiste, de ceux capables de voir dans les jeunes oubliés que nous sommes un espoir d'autre chose que la vie tristounette qui nous attend. Il poserait une main sur mon épaule, il sourirait et lancerait un truc du style : *Archie,*

tu as beaucoup pour toi, tu as tes jolis mots par exemple.

Et pendant quelques secondes, je le croirais.

Je suis né d'un père stupide et d'une mère trop intelligente. Une mère qui saisit tout comme une baffe et en crève. Enfin, c'est ce que j'ai capté de nos rares rencontres. La façon dont son visage se creuse lorsque mes bras se croisent n'en est que les prémisses. Le reste de sa souffrance couve, telle la lave d'un volcan prêt à exploser. Si ma bouche se contracte parce que face à elle je ne peux que me tendre, ses yeux s'embuent, ses mains se replient sur elles-mêmes, forment ces poings, boules de chair qui pendent de part et d'autre de son corps fatigué. Souvent, je me dis qu'elle garde ses poings serrés

pour s'empêcher de caresser le visage de son adolescent. Parce que, malgré tout, elle en aurait envie. Mais sa main et ma joue restent toujours éloignées à défaut de savoir faire autrement.

Pour égayer cette salle qui n'accueille que des rencontres forcées, minutées, douloureuses, le personnel a placé quelques vases garnis de fleurs en plastique. Ma mère a toujours peur de déranger. Elle s'assied sur le bord d'une des chaises qui entourent la table en Formica. D'une main, elle pianote sur le plastique, égraine les secondes de notre temps ensemble.

Il me faut un peu de courage pour prendre place en face d'elle. Lorsque mes fesses touchent l'assise, j'ai l'impression d'être pris au piège, dans une conversation ou un silence contraint. Je retarde ce moment. J'attends et

elle lève les yeux vers moi. Les larmes montent sans couler, ses poings se crispent à nouveau, le temps ne prend plus la forme d'un cliquetis verni. Il se tend comme une corde entre nos deux corps ignorants. Il s'écoule sans jamais nous appartenir. Alors, vite, je m'assieds. Pour ne pas empirer les choses.

Elle baisse les yeux, joint les mains en une prière distraite, faite de désirs confus, d'un besoin de maternité tardive, un espoir de réparation pour les deux rescapés que nous sommes.

Parfois, je veux tendre une main par-dessus la surface lisse, saisir la sienne que je suppose froide. Un instant, je ferme les yeux, j' imagine nos peaux qui se touchent, la chaleur qui s'en dégage, et tout ce que cela pourrait initier de nouveau pour nous. Mais jamais je ne bouge. Elle non plus. Notre histoire

nous cantonne à ces rôles passifs, celui d'une mère, celui d'un fils. Notre passé occupe toute la place. Ma mère retient ses pardons là où ils ne servent à rien. Et moi, j'ai depuis longtemps renoncé à demander.

Ma mère porte toujours des tenues improbables, signe de son sens tout personnel des priorités. Son but dans la vie n'est pas de fonctionner dans notre société en une citoyenne responsable qui rapporte un salaire et en gère la dépense, pour un toit, une assiette remplie, des loisirs, des vêtements aussi. Enfin peut-être était-ce son but avant que tout ne dérape. Qui sait ? Personne. Tout a dérapé tellement tôt que l'avant a disparu, dissipé par la violence qu'elle s'est imposée. Ou contre laquelle elle n'a pas su lutter. Je suis incapable de choisir. Je ne parviens pas à savoir si

ma mère est victime ou non. Il y a des jours où je me dis que pour en arriver où elle est maintenant, maigre, cernée, incapable de tendre la main vers moi, elle doit en avoir bavé. Puis, il y a tous ces autres jours où je suis en colère. Là, je vois les choses différemment.

Le but de ma mère varie, il passe d'un monde à l'autre. Arrêter les médicaments, sa dépendance, ses crasses comme je les appelle, ou en trouver le plus rapidement possible. Ma mère avance double, comme son objectif. Elle se lève le matin, se frotte les yeux et se met en marche dans un sens ou dans un autre. Se détruire ou s'en sortir. Une ronde infernale qui dure depuis vingt ans. Aucun des camps ne gagne jamais. Elle balade son corps fatigué de l'un à l'autre. Elle espère un peu, puis renonce et plonge à nouveau. Parfois, je me dis

qu'elle fait semblant, que ce n'est pas possible d'échouer autant dans une vie, que si elle y croyait vraiment, elle s'en sortirait. Après tout, moi, j'en suis sorti.

Ma mère me regarde. Elle cherche ses mots.

– Comment ça va ?

– Bien.

Nos rendez-vous sont une même scène que l'on rejoue chaque fois, mollement, sans grande conviction.

– L'école ?

– Bien aussi.

Je mens parce que la vérité ne compte pas vraiment ici. Ce n'est pas comme si ma mère pouvait m'aider. Ce n'est pas comme si elle était apte à gérer un souci, un des miens ou un des siens. Ce n'est pas comme si elle était utile. J'essaie de ne pas penser à

cela. *Ma mère est inutile.* Quatre mots qui forment une torpille dont je suis la cible.

– Ah.

Quand elle a épuisé ses questions, elle ponctue le silence d'onomatopées. Elle semble les garder sous le coude, les disperser sur notre temps ensemble comme l'on sème des graines à la volée.

– Mmmh.

J'acquiesce pour ne pas la laisser seule. Je voudrais partager quelque chose pour qu'elle et moi, on ait l'air plus normaux. Qu'on ait une conversation comme des gens ordinaires. Mais alors que les mots sont toute ma vie, ils me délaissent quand je suis face à elle.

– Tu... ?

J'essaie de répondre par des questions. Quand je commence ma phrase,

elle paraît bonne, de nature à éviter tous les sujets interdits. Son addiction, ma vie ici, ma solitude, ses échecs, sa vie nulle part. Après le premier mot, je comprends que non. Forcément, ma question n'est pas bonne. D'une façon détournée, elle racontera la mère défaillante et toutes les conséquences pour moi. Forcément, même si je ne veux pas. Même si je n'en avais pas l'intention. Alors, je m'arrête. Je cherche autre chose pour lutter contre ce silence qui prend toute la place. Ni ma mère ni moi, pour une fois ligüés dans le même combat, ne parvenons à le vaincre. Ce silence que nous ne pouvons qu'interrompre par instants, lueurs d'espoir qui s'évanouissent dans la nuit de notre relation.

– Mmmh.

– Quand... ?